

Gaston CALMETTE
Directeur-GérantRÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr^t)POUR LA PUBLICITÉ
S'adresser, 26, rue Drouot
A l'HOTEL DU « FIGARO »ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^o
8, place de la Bourse

SOMMAIRE

L'Orgueil romantique : FEMINA.

A Constantinople : Les deux sultans.

Le Voyage présidentiel : GEORGES BOURDON.

Notes d'un Parisien : D.

Dans la marine : MARC LANDRY.

Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.

Les émeutiers de l'Oise.

Les Théâtres : A l'Apollo : « La Veuve joyeuse » ;

FRANCIS CHEVASSU.

La Mode au Théâtre : « La Veuve joyeuse » à

l'Apollo : GHENYA.

Dessin : A l'Apollo : DE LOSQUES.

L'orgueil
romantique

M. Seillière vient de publier un livre extrêmement curieux et d'un vif intérêt, qui rejoint comme une arabesque plus légère ses graves études sur la Philosophie de l'Impérialisme. M. Seillière est un subtil analyste de l'orgueil. Il a reconnu, poursuivi, dévoilé sous une de ses formes élatantes : le romantisme. Ce romantisme, qui semblait usé avec le fameux gilet rouge, et qu'il aperçoit, lui, toujours solide et réparant toujours sous des aspects divers. Je crois bien qu'il a raison. Qui est plus romantique que M. Jaures, sinon, peut-être, les Camelots du Roi...

L'état d'esprit romantique est, il me semble, constitué par la perte du sens de comparaison ; par l'habitude complaisante de regarder trop exclusivement sa personne, sa passion, ses idées, son but, de sorte que l'être, la passion, l'idée, le but des autres perdent leur volume réel, paraissent n'avoir qu'une importance négligeable, ne pouvant enfin supporter la comparaison avec l'objet de notre attention, devenu pour nous le centre du monde, et — naturellement ! — ayant droit à la direction du monde. C'est moins l'égoïsme pur que l'irrésistible désir de dominer, joint à la certitude, vite conquise, d'être désigné pour l'exercice de cette domination.

D'ailleurs le romantisme n'a pas que de mauvais côtés. Parfois, à force de se voir trop grand, on devient plus grand qu'on n'était, — parfois, quand on a le don...

Mais prenons ce livre qui pénètre avec tant d'acuité un cas d'orgueil romantique. Cas singulier, mystérieux et, comme certaines maladies, masqué de faux symptômes, qui un moment font hésiter le diagnostic.

Un Drame d'amour au temps du romantisme, ainsi s'appelle cette histoire, dont le moindre détail est réel, et où l'écrivain se borne à dégarer par sa critique la signification profonde des faits.

Dans la première moitié du dix-neuvième siècle, une jeune Allemande, Charlotte Willhoest, et un jeune Allemand, Henri Steiglitz, s'éprennent l'un de l'autre. Elle est une créature charmante, tendre, assez nerveuse et d'imagination vive. Lui, étudiant encore, et déjà affamé de gloire, porte avec une émotion tumultueuse la lourde conscience d'être l'un des plus grands poètes — sinon le plus grand — qui aient vécu jusque-là. Il subordonne toutes les images de sa vie future à cette image, seule importante : son triomphe nécessaire. Sa fiancée ne lui apparaît pas comme une belle jeune fille qu'il sera doux d'aimer. Non ! c'est : la Muse ! Il a vite fait de lui tracer son rôle, qu'elle accepte sans discuter. Elle sera l'inspiratrice, celle qui, par sa parole habile, son admiration jamais distraite, sa patience infatigable, son ardeur à espérer, chauffera le génie aux heures favorables, lui fournira le moyen de se retrouver aux heures de défaillance. Mon Dieu, que fera-t-il pour elle ? Oh ! non Dieu, rien du tout !

Dès leurs fiançailles Henri Steiglitz installe Charlotte dans son personnage. Il lui écrit d'interminables lettres, car il est verbeux, cet individu. C'est là d'excellents exercices de style, remarque-t-il. Elle n'est pour lui qu'une raison d'écrire, elle ne sera jamais autre chose.

Par malheur, ce grand valet qui s'organise pour révolutionner le monde manque absolument de génie, voire de talent ; de plus, il est neurasthénique à l'extrême. Un incident tragique de sa jeunesse — peut-être a-t-il tué un homme en duel, le fait est resté obscur — lui a laissé une peur maniaque. Il croit que le destin se réserve de prendre sur lui des revanches terribles. Il sent la Némésis toujours proche, et le bras levé sur sa tête. Il a des idées fixes, des désespoirs sans cause, des inquiétudes, toute la série des maux de l'esprit qu'une névrose acceptée, cultivée, déifiée, traîne après soi. Avant d'épouser il a prévenu Charlotte qu'il avait l'humeur sombre. Mais les humeurs sombres étaient fort de mode à cette époque. D'ailleurs Steiglitz ne se borne pas à confesser tout droit qu'il est assomant, il y met le lyrisme propre à éveiller les pitiés brûlantes. Il dit cela comme on dit à un athlète : « Cet effort sera trop grand pour vous », de façon qu'il ramasse son énergie, pauvre athlète, et accomplisse brillamment la prouesse qu'on lui déconseille. Charlotte passe

outre. Il savait d'avance qu'elle ferait ainsi.

La vie intime du ménage dut être bizarre. Certaines paroles déchiraient brusquement l'étoile discrète dont Charlotte s'est enveloppée. Par exemple, à propos de son voyage de noces, elle écrit : « Ce fut une syncope du cœur devant la réalité. » Ceci donne à rêver. Quoi qu'il en soit, elle s'attacha à son rôle et le joua dans un grand style parfait de tout point, jusqu'au bout.

Au début de la vie commune, les « humeurs sombres », apparurent, pour ne plus jamais disparaître. L'Europe ne se décidait pas à faire à Steiglitz les ovations qu'il en attendait. Dès ses premières publications, la critique le mit, et d'assez rude façon, à la place qui lui convenait. On pourrait croire que son goût de désespoir repart par là un puissant renfort. Non. Ce formidable valet était trop plein de lui-même pour qu'on l'inquiétât aisément sur la qualité de ses productions. Le moindre succès de salon suffisait à faire une large compensation aux sévérités de la presse. Sa conscience, retrécie par la névrose, n'acceptait que les impressions propres à fortifier ses manies. Il ne souffrait guère des jugements hostiles de ses lecteurs, il souffrait de la peur de voir son œuvre sublime interrompre par le mauvais état de sa santé. C'est contre une telle épouvante que Charlotte devait le protéger incessamment, et le protéger avec une patience merveilleuse.

Cette femme, fine, cultivée, spirituelle, et même profonde, garda-t-elle longtemps ses illusions sur l'incomparable génie de Steiglitz ? C'est invraisemblable. Cependant on n'en sait rien, tant elle a pris soin de parer l'idole assez grotesque dont elle avait accepté de célébrer le culte. Elle ne se plaignit à personne, on n'a pas de détails sur les misères qu'elle a subies. Le dévouement, il est vrai, éclaire sa détresse d'une lueur terrifiante et qui ne laisse subsister aucun doute. Elle a souffert, et atrocement souffert.

Elle était maternelle pour ce raté, — cela se faisait beaucoup à cette époque. La muse, l'ange gardien du poète le traitait volontiers comme un cher petit enfant, pas très raisonnable. Charlotte entourait son névropathe de soins délicats, lui prodiguait les avis salutaires, cherchait à le distraire, soignait sa réputation, et imposait évidemment à son cercle l'obligation de faire paraître autant d'estime qu'elle témoignait d'admiration pour le génie de Steiglitz. Il ne songeait guère à récompenser un tel dévouement. A quoi bon ? Elle accomplissait sa fonction, c'était tout simple ! Même il se savait quelque gré de l'honneur qu'il lui décernait en faisant d'elle la Muse et la consolatrice. Pourtant il avait conscience du rôle important qu'elle jouait dans sa vie, — tellement conscience qu'il finit par localiser sur elle la menace permanente de la Némésis. Ce coup inévitable qui devait le frapper, c'était la mort de Charlotte. Il n'en doutait pas, en parlait souvent, y pensait plus souvent encore. Si bien qu'une nuit, en rêve, il vit sa femme se noyer tout près de lui et sans qu'il pût lui porter secours. Chose étrange — le rêve continuant, — dès qu'il fut certain qu'elle était irrévocablement perdue, il se sentit plein d'une paix profonde et délicate. La mort de Charlotte, telle une dîme payée au destin, lui paraissait avoir détourné à jamais ses harcèlements fanatiques. Au réveil, l'impression de sérénité persistait en lui et la journée entière s'écoula sans qu'aucune de ses habituelles misères mentales vint le tourmenter. Étonné et ravi, il n'attendait pas davantage pour raconter à Charlotte et son rêve et l'exquise détente qui en résultait... Ah ! c'était une âme charmante que cet Henri Steiglitz !

Charlotte fut profondément frappée par cette histoire, il est à peine nécessaire de le dire. Son dégoût pour l'état subconscient qui révélait la possibilité d'un pareil rêve aurait dû la conduire à laisser là son mari avec des paroles d'une rude franchise. Il n'en fut rien. Depuis quelque temps, mal portant, le courage usé, gagnée aussi peut-être par la névrose, elle accueillait l'idée que, en donnant à Steiglitz l'occasion d'un souffrance réelle, sa mort le délivrerait de ses souffrances imaginaires. Le rêve lui parut un ordre venu ou ne sait d'où, mais péremptoire. Elle résolut de mourir. Pauvre femme, elle devait être si terriblement lasse ! Lasse de l'effort inutile, du néant de cet homme, de l'effrayante bassesse de son égoïsme, lasse de n'avoir jamais une seconde, après tant d'amour répandu, obtenu un peu d'amour. Oui, on imagine qu'elle était lasse, bien que, héroïque jusqu'à la fin, ou jusqu'à la fin éprise du décor qu'elle avait construit, elle n'ait rien avoué...

Peu de jours après le fameux rêve, elle envoya Steiglitz en soirée et, après lui avoir écrit une lettre brève dans laquelle elle lui recommandait de s'amuser de son mieux quand elle ne serait plus là, elle se planta un poignard en plein cœur.

Cette mort, trop théâtrale sans doute, et en apparence fort déraisonnable, fut le seul succès parmi tous les grands efforts de Charlotte. Elle voulait, en lui donnant cette secousse, détruire les « humeurs sombres » de son mari. Elle les détruisit. Tout s'est passé comme dans le rêve de l'homme génial. Sa douleur est presque instantanément devenue un calme paradisiaque. Il a compris que la mort de Charlotte n'avait d'autre but que de lui permettre, libre enfin de ses hantises, de pondre des vers sans nombre, et que, grâce au sacrifice par lequel la chère créature avait consommé ses sacrifices, tout était au mieux pour lui. N'étant plus menacé par rien, puisque sa bien-aimée femme était morte, il a connu les parties de boules dénuées d'angoisse, les joyeuses soirées à la brasserie, les carnavals bruyants, et d'autres divertissements moins anodins. Il a organisé avec

des bustes, des portraits de Charlotte, d'émouvants objets — parmi lesquels le poignard figurait probablement — un charmant petit musée, dont il faisait les honneurs aux étrangers qui, traversant la ville, désiraient voir ce monsieur pour lequel on se tuait, et mettre dans leurs notes de voyage quelques détails inédits sur le drame dont on s'occupait même au delà des frontières allemandes... La mort de Charlotte avait guéri Steiglitz...

Quel odieux personnage ! Certes ! Pourtant, c'est lui qui avait raison, le vilain homme ! et elle, la tendre créature si dévouée, elle avait tort !

Elle avait tort parce que, en abdiquant ses droits au profit d'un être faible, un être fort ne fait pas que se détruire lui-même, il détruit l'autre aussi. Charlotte croyait secourir Steiglitz quand elle lui offrait à tout moment un point d'appui extérieur pour sa lâcheté. Au contraire, elle paralysait chaque jour davantage ses pauvres énergies de résistance. Il comptait sur Charlotte pour chasser les mauvais génies, aussi renonçait-il à la lutte personnelle. Charlotte était la fidèle au poste, il s'évadait dans un sommeil inerte et pernicieux, où il achevait sa désorganisation. Si, au lieu de le bercer, la top maternelle Charlotte avait dit : « Lève-toi, et marche seul ! » il aurait été moins insupportable et moins malheureux. Si, au lieu d'employer ses honnêtes séductions à obtenir pour lui la pension qui lui permit de renoncer à ses places lucratives et de se consacrer entièrement à la culture de sa névrose, Charlotte avait dit que l'homme doit travailler pour nourrir sa famille, et que c'est un mauvais homme celui qui ne met pas le devoir avant la gloire, Steiglitz aurait eu pour combattre l'hypochondrie un sentiment de dignité dont les tendres offices de sa femme le privèrent. Si Charlotte lui avait dit que ses vers n'étaient pas tellement bons, il en aurait peut-être fait de meilleurs... Oui, mais en disant tout cela elle cessait d'être la Muse, l'unique... l'indispensable !

Et voici où nous saisissons sur le fait l'orgueil romantique de cette charmante créature, — et de bien d'autres. Malgré tous les prétextes qu'ils se donnent, les forts, quand ils s'annihilent devant les faibles, ne cherchent qu'à satisfaire, avec des raffinements secrets, l'esprit de domination. Le malade, le capricieux, l'égoïste débile qui semble les tenir en esclavage est en vérité leur esclave, car il ne peut se passer d'eux. Sensation extasiante pour ces âmes passionnées et ambitieuses qui, dans l'altération, ne cherchent pas l'égalité, au lieu de se sacrifiant pour Steiglitz, au lieu de le contraignant à devenir digne d'elle, Charlotte collaborait avec la névrose qu'elle prétendait vaincre. En lui offrant de porter son fardeau, elle accroissait l'impuissance de son médiocre compagnon. Offre décevante au reste. On ne porte le fardeau de personne. On peut bien avoir l'illusion de le faire, il n'en est rien. Ce qui pèse si lourd à l'épaule du courageux romantique, c'est une image de son propre orgueil, non la charge de l'autre. Le dévouement qui substitue son effort au nôtre nous rend incapables d'efforts ! En faisant notre travail on ne nous soulage pas, on nous enseigne seulement à ne pouvoir plus travailler ; en construisant pour nous des aspects trompeurs et consolants des choses, on nous ôte la faculté de voir le réel et les moyens de nous y accommoder ; en écartant les obstacles devant notre amour-propre, notre manie, notre égoïsme, on leur permet de se dilater de manière à ne plus trouver place nulle part. En faisant tout cela, on nous prive du bien suprême : la confiance en soi qui naît et se développe par l'exercice régulier de l'énergie. Mais en faisant tout cela on pénètre, on possède les zones malades de notre esprit, on jouit de l'incomparable plaisir d'être nécessaire, on domine...

Précaire domination ! Elle finit assez vite, souvent, et toujours mal. On s'étonne des prodiges d'ingratitude tant de fois suscités par de longs dévouements. On a tort. Rien n'est plus légitime. Dans un instant de lucidité, le faible découvre en lui quelque énergie non atteinte encore par le dévouement de son puissant esclave : il sent qu'il peut vivre par lui-même, et il s'échappe, comme il peut, — sans grâce, ni ménagements délicats, à l'ordinaire. — C'est son droit. Tant pis pour les forts qui ont mal usé de leur force, et obéi, sans le savoir, aux suggestions de l'orgueil romantique ! Car ils ne savent pas, ils sont merveilleusement sincères dans leur illusion de sacrifice désintéressé. Charlotte Steiglitz était ainsi. Sans doute n'a-t-elle jamais compris ses torts. Elle a compris ceci seulement : elle s'était crue indispensable, et elle n'était pas indispensable ! Tout le système de sa vie sentimentale roulait, il ne lui restait rien. Pourtant elle n'a pas cédé. En faisant de sa mort un motif de guérison pour son mari, elle ne se donnait pas le plaisir d'une affreuse ironie, elle poursuivait son idéal d'orgueil. Elle voulait par cet acte de renoncement suprême établir sa domination définitive, devenir l'idée nécessaire, celle dont on ne peut se passer, elle voulait régner encore. Pauvre Charlotte !

Gardons-nous des sacrifices dont la douleur comporte trop d'exaltation ivresse et de secrètes fiertés. Gardons-nous bien de l'orgueil romantique !

Femina.

DEMAIN

“ Par fil spécial ”

Dessin d'Albert Guillaume

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

Échos

La Température

Bien que le ciel parisien demeure encore nuageux, la journée d'hier a été meilleure que celle de la veille. Les vents soufflent avec moins de force, le soleil paraît et il n'y a pas eu de pluie. Mais la température a fraîchi de nouveau. Le thermomètre donnait hier, dans la matinée, 10° au-dessus de zéro ; le soir, on notait 16° seulement. La pression barométrique, en hausse assez accentuée, accusait à midi 767^{mm}2 ; elle a aussi monté dans l'ouest de l'Europe ; elle dépasse 765^{mm} sur presque toute la France ; en Gascogne, elle atteint 770^{mm}.

Des pluies sont tombées dans le nord et l'ouest de l'Europe ; en France, il a plu à Lyon, à Toulouse, à Belfort et à Lorient. Quant à la mer, elle est assez belle sur la Manche et l'Océan, mais très houleuse en Méditerranée, notamment devant Toulon et Nice.

La température a baissé dans nos régions. Départements, le matin. Au-dessus de zéro : à Besançon, à Belfort et à Lyon, 8° à Dunkerque et à Nantes, 9° à Boulogne, à Lorient et à Charleville, 10° à Cherbourg, à Brest, à Bordeaux, au Mans, à Clermont, à Toulouse, à Nancy, à Perpignan et à Marseille, 11° à Ouessant, à l'île d'Aix, à Rochefort et à Cette, 13° à Biarritz, 15° à Alger, 16° à Oran. En France, un temps beau est probable.

(La température du 28 avril matin était, à Paris : 7° au-dessus de zéro le matin et 12° l'après-midi ; baromètre : 753^{mm} ; temps passable.)

Du New York Herald :

A New-York : Temps beau. Température : maxima, 11° ; minima, 6°. Vent ouest.

A Londres : Temps beau. Température : maxima, 15° ; minima, 6°. Vent ouest. Baromètre, 765^{mm}.

A Berlin : Temps couvert. Température (à midi) : 13°.

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Auteuil. — Gagnants du Figaro :

Prix Jason : Téléman ; Coq II.
Prix de Dangu : Patricien ; Antiochus.
Prix du Point-du-Jour : Chanoine ; Saint Caradeu.

Prix d'Arques : Quill ; Flèche d'Eau.
Prix de Landé : Lord Kildare ; Kurwenal.
Prix La-Veine : Lutteur III ; Herkimer.

A Travers Paris

Le Président de la République rentre à Paris.

MM. Cruppi et Doumergue, les seuls ministres qui étaient absents au moment de son départ pour le Midi, se joindront à leurs collègues pour aller saluer ce matin le chef de l'Etat à son arrivée à la gare de Lyon.

Echo des fêtes romaines de Jeanne d'Arc.

Au lendemain de la béatification de Jeanne d'Arc, le cardinal Rampolla recevait d'Angleterre une lettre par laquelle une dame, qui appartient à la plus haute aristocratie de ce pays, lui faisait connaître qu'étant accouchée d'une fille, elle venait de donner à l'enfant le nom de Jeanne d'Arc. En même temps, elle suppliait l'ancien secrétaire d'Etat de Léon XIII de lui envoyer une médaille à l'effigie de la nouvelle bienheureuse.

Le cardinal Rampolla a fait droit à cette supplique touchante. On sait, d'ailleurs, que l'Angleterre a pris une grande part à la glorification de notre héroïne nationale. C'est ainsi que Jeanne d'Arc, cinq siècles après avoir « bouté les Anglais hors de toute France », contribue à cimenter entre nos voisins et nous l'entente cordiale. Il n'est donc pas vrai que l'histoire ne soit qu'un perpétuel recommencement. Elle peut être aussi bien tout le contraire.

Pour le monument Beethoven nous avons reçu :

Le baron de Zuylen de Nyevelt.	50 »
André Alphandéry.	20 »
Ch. Mannheim.	50 »
Mme Walter Gay.	400 »
La marquise de Ganay.	50 »
Ed. Dettaille.	20 »
Total.	Fr. 290 »
Listes précédentes.	38.274 55
Total.	Fr. 38.564 55

Dans notre dernière liste de souscription, il faut lire Leo Sachs et non Léon Sachs.

Un ami des oiseaux, M. Cunisset-Carnot, protestait ces ces jours-ci contre l'usage criminel de leur certains petits oiseaux parce que leurs plumes sont jolies, et qu'il faut de jolies plumes aux chapeaux féminins. M. Cunisset-Carnot se plaignait notamment que des milliers d'hirondelles fussent, chaque année, sacrifiées à cette mode barbare.

Les fabricants de plumes pour parures se sont émus de cette protestation, et le président de leur syndicat vient de rassurer les amis de l'hirondelle. Il paraît que « depuis vingt ans » pas un seul de ces oiseaux n'a été employé, « en Europe », à la parure des chapeaux.

Les fabricants respectent l'hirondelle. Ils respectent d'ailleurs, d'une façon générale, l'oiseau vivant, et s'engorgissent de ne l'employer que des plumages de pauvres animaux sacrifiés : produits de basse-cour, oiseaux tués par le chasseur.

Il est évident que, pour ceux-là, l'humiliation d'orner des chapeaux de femme n'aggrave pas sensiblement la tristesse de leur destinée, et que la dinde et le faisan seraient des animaux fort à plaindre, même si les modistes n'existaient pas...

Il y a dans l'Honneur et l'Argent, que reprend aujourd'hui la Comédie-Fran-

çaise, un personnage (lequel ? peu importe) qui doit, en passant, tenir déplié un numéro du Journal des Débats. Les spectateurs voisins de la scène et qui auront la curiosité de regarder la manchette du journal admireront quel souci de vérité la Comédie-Française a apporté à la restitution du chef-d'œuvre de Ponsard : cette « manchette » porte la date de la vraie première de la pièce : lundi 14 mars 1853.

A dire vrai, l'exemplaire n'est pas authentique... On a eu simplement, au Journal des Débats, la spirituelle attention de parer d'une vieille date un numéro de ces jours-ci, et de faire de cette feuille anachronique — pour l'amusement des interprètes et du fils de l'auteur — un tirage à part d'une trentaine d'exemplaires. Les amateurs de souvenirs de théâtre gémiront demain celui-là pour leurs petits musées...

UNE ATTRACTION

Le magistrature nous gâte.

On avait annoncé que, vu l'importance du dossier Steinhil, le substitut M. Rome ne pouvait déposer son rapport avant le mois d'octobre, l'affaire de l'impasse Ronsin ne viendrait plus qu'à la rentrée. De là, mille récriminations. Les Parisiens ont horreur de ce genre de remises ; et M. Rome n'avait pas tardé à devenir l'unique objet de leur ressentiment.

Devant un pareil tollé, le Parquet a compris qu'il convenait de presser le mouvement. On passera au besoin quelques nuits blanches ; et, comme nous en informons les communiqués, Mme Steinhil comparaitra devant ses juges « après le Grand Prix ».

Voilà une innovation excellente. On cherchait depuis longtemps comment prolonger la « saison » parisienne après le Grand Prix. La solution semble maintenant trouvée : il suffira d'un procès à éclat.

Pour parer même à toute éventualité, la fin de juin et le début de juillet seraient officiellement réservés, dans les rôles d'Assises, aux affaires un peu palpitantes.

Nous aurions ainsi, après la grande semaine sportive, une grande semaine judiciaire qui ne manquerait pas d'attirer une multitude d'étrangers. Et si, en plus, le comité des fêtes parisiennes obtenait, pour la même époque, deux ou trois exécutions capitales, cela pourrait être le gros succès. — TRICIS.

Le catalogue des factums.

Sous le titre général de factums, la Bibliothèque nationale a recueilli toutes les pièces judiciaires des procès historiques célèbres, tels que l'affaire du Collier, le fameux procès de Beaumarchais, etc., et tous les documents — dont quelques-uns, extrêmement curieux, sont tout à fait ignorés — s'y rapportant.

Ce travail terminé, elle vient de dresser un catalogue en sept volumes de ces factums, sous la direction de M. Marchal, conservateur des imprimés.

L'ouvrage est, on le comprend, d'un précieux secours pour les lecteurs désireux d'entreprendre quelque étude sur les grands procès qui, à différentes époques, agitent l'opinion, c'est-à-dire la Cour, la ville, et souvent aussi le peuple de Paris. Il abrégera beaucoup les recherches et mettra en lumière certaines pièces fort intéressantes, dont les historiens les plus érudits ne soupçonnaient pas l'existence.

La semaine prochaine, — les 4 et 5 mai, — une très remarquable collection de tableaux anciens et modernes sera exposée à la galerie Georges Petit, où la vente en sera faite, le jeudi 6 mai, par le ministère de M^{re} Emm. Ortel, assisté de M. Georges Sortais, peintre-expert, près le Tribunal civil. Il s'agit de la collection de Mme de V... qui compte d'admirables œuvres de Boucher, Brouver, Van Dyck, de Heem, Gérard Dow, Largillière, Mlle Ledoux, N. Maës, Murillo, Natfior, Pourbus, Téniers, Wouwermans, et, parmi les modernes, deux chefs-d'œuvre célèbres de Courbet et de Henner, la Femme à la main gantée, et la Belle Créole. Il y a là des pages maîtresses qui provoqueront des enchères sensationnelles.

C'est, au restaurant, pour l'observateur amusé, un jeu plaisant de lire sur la physiologie des convives les déceptions ou les joies que font naître en eux la médiocrité ou la succulence des mets. Ce spectacle est singulièrement piquant lorsqu'un dessert les liqueurs sont servies. On peut en effet gager que ces visages souriants, sur lesquels se marque un plaisir délicat lentement savouré, ont devant eux un verre de Curaçao ou de Cherry Brandy Rocher frères, les exquis liqueurs dont la maison de vente et de dégustation est installée rue Halévy.

Le théâtre de l'Apollo vient d'être inauguré avec un superbe éclat. Le « select » public des premières acclame, entre autres merveilles de mise en scène, le chapitre des élégances, savamment traité par Drecoll.

Miss Constance Drever, la savoureuse Veuve joyeuse, et Mlle Thérèse Cernay, la talentueuse divette, présentent, en effet, de raffinées silhouettes, donnant un aperçu des jolies idées actuellement traitées par la maison en vogue.

Leurs adorables toilettes et celles des principales artistes de la pièce, leurs nimboux manteaux de mousseline, d'une légèreté de rêve, ont absolument fait la conquête des très mondaines chambrières de « générale » et de première de l'élourdissante opérette.

Hors Paris

Le Kaiser en voyage.

Dans chacun de ses voyages, Guillaume II emporte avec lui une garde-

H. DE VILLEMESSANT
FondateurRÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr^t)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N°s 102-40 — 102-47 — 102-49

ABONNEMENT

Salme et Seine-et-Oise	Trois mois	Six mois	Un an
Départements	15 »	30 »	60 »
Union postale	18 75	37 50	75 »
	21 50	43 »	86 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

robe très complète et bien montée. C'est son luxe principal.

Son second luxe, ce sont les autos : il en a toujours, en voyage, une série. A Corfou, il en a fait venir six : cinq sont de marque allemande, une seule de marque italienne. Toutes ses autos sont peintes en blanc ivoire ; chacune a des trompettes de tons différents.

Si la garde-nobe impériale, occupée douze domestiques et une vingtaine d'employés, la cuisine, au contraire, est très modeste. C'est l'Impératrice qui la dirige : elle est d'une grande sobriété.

Nul n'est plus gai en voyage que le Kaiser ; mais ses matinées sont aux affaires sérieuses. Levé à six heures, il se met au travail à sept heures avec les chefs de ses cabinets civil, militaire et marin. A neuf heures, il écrit des lettres sur un papier spécial fabriqué pour lui : ce sont des feuilles épaisses, lourdes, blanc-ivoire avec une légère bordure lilas. Dimension : 37 sur 28 centimètres. Ses cartes de visite, proportionnées à la grandeur de son papier à lettres, sont colossales. Elles portent ces mots : Wilhelm, Deutscher Kaiser, König von Preussen.

Cravates.

C'est un bien petit détail dans la révolution qui vient de s'accomplir à Constantinople ; mais Brummel n'eût pas manqué de le remarquer, et il faut bien le signaler aux historiens de la toilette des chefs d'Etat, au vingtième siècle.

Le nouveau sultan Mohamed V, comme M. Fallières, se plaît à parer son col d'une cravate bleue à pois blancs.

La forme seule diffère : la cravate du Commandeur des croyants est nouée à l'anglaise ; celle de M. Fallières, en papillon.

On sait de quelle importance est pour les justiciables de la cure saline l'ouverture de la saison de Rheinfelden. Cette ouverture a lieu le 1^{er} mai et, comme chaque année, avec de nouveaux aménagements utiles ou agréables aux baigneurs. Au Parc de l'Hôtel des Salines, c'est un troisième tennis vraiment exquis. A l'Hôtel de la Couronne, c'est le chauffage central qui permettra de prolonger la saison jusqu'à l'ouverture de l'automne.

Nouvelles à la Main

Au ministère de l'instruction publique, bureau des palmes, deux employés s'entretenaient des événements de Méru :

— La grève des boutonniers continue !

— Hélas ! quand commencera celle des boutonniers ?

— Savez-vous quel est le prénom du nouveau député unifié M. Mille ?

— Non, mais il devrait s'appeler Quinze.

— Les postiers recommencent à s'agiter. C'est une nouvelle levée de boucliers.

— Une levée supplémentaire.

— J'habite l'immeuble de la Maison Dorée, mais j'envoie mon petit garçon mettre mes lettres à la poste rue de Provence.

— Pourquoi pas dans votre maison même, au nouveau bureau ?

Le Voyage présidentiel

(PAR DÉPÊCHE DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL)

Nice, 28 avril.

Depuis ce matin sept heures trente, à toute vitesse, nous parcourons les routes, brûlant les étapes, ayant à peine le temps de distinguer les braves gens qui se pressent au bord des chemins. Il fait très beau ; la pluie tombée la nuit a fait un bleu, et humecté la terre, juste comme il faut. L'air est doux, les automobiles glissent sans bruit, les sautoirs et parapluies, il n'y a pas de poussière, c'est délicieux. Nous nous sommes enfoncés au fond des gorges, nous avons longé des précipices, escaladé des nuages, respiré dans les hauteurs où se plaît l'aigle royal, traversé les paysages les plus divers, et nous avons mené, durant près de cinq heures, cette course folle, sans autre répit que le temps de descendre de voiture au pied d'une estrade décorée de drapeaux, parfumée de fleurs, où se tiennent un maire et des conseillers municipaux, et qu'enlourdissent des enfants en habits de fête qui exultent. Nous avons visité un château historique, inauguré un collège, bu du champagne, et le Président de la République en est à son treizième discours ; il est midi, cela durera jusqu'à huit heures du soir.

Comme il faut bien manger et soutenir d'aussi héroïques fatigues, nous nous arrêtons à Cannes, où le conseil général des Alpes-Maritimes, que préside M. Rouvier, traite magnifiquement M. Fallières, les ministres et tout leur cortège. J'entends le bruit de leurs fourchettes et je griffonne ceci à côté d'eux, tandis que des mets assurément exquis défilent devant la place que je me suis ironiquement réservée.

Je ne vous parlerai pas de Vence la délicieuse, ni des gorges du Loup, ni du viaduc courbe, que l'on cite comme un extraordinaire travail d'art ; qui ne connaît ces gorges du Loup et la sauvage grandeur de leur gouffre, parmi ceux que tenta la Côte d'Azur ? Mais bien peu, sans doute, eurent la curiosité de grimper jusqu'à ce nid d'aigles de Gourdon, d'où l'œil découvre un panorama incomparable et voit les hautes montagnes neigeuses s'abaisser dans le chaos de leurs blocs, jusqu'à la mer, jusqu'à la côte de Cannes, jusqu'au cap d'Antibes, qui se profile dans le lointain. Nous y sommes montés pourtant, et cette excursion, qui nous changeait un peu des itinéraires habituels des voyages officiels, ravit M. Fallières qui, visitant un vieux château de 1610, ancien repaire devenu la propriété de la famille de l'amiral de Jonquières, ne cachait pas son contentement.

Avant d'entrer au jardin de Grasse, que mille fleurs annoncent au voyageur qui pénètre dans ce paradis du monde, entre les champs de roses, de violettes, de giroflées, au milieu des dolentes glycines et des oliviers à feuilles d'argent, une touchante démarche est faite par M. Fallières qui, se faisant arrêter devant la belle villa de Mme Chiris, descendit de voiture pour y saluer, en même temps, que la veuve de son vieil ami, M. et Mme François Carnot, qui étaient présents.

C'est à Grasse, patrie de Fragonard, que fut visité et inauguré — mais avec quelle hâte ! — le nouveau collège. Puis, sans coup férir, nous arrivons à Cannes, n'ayant, par miracle, que vingt minutes de retard sur un programme aussi abondant. A Cannes, nous sommes dans la patrie de M. Capron, l'artiste magnifique et le bienfaiteur généreux qui préside la municipalité et dont le zèle intelligent et profitable est un bienfait pour Cannes. Nous nous trouvons aussi dans le fief électoral de M. François Arago, qui est aussi attaché à son beau pays que les Cannais lui sont fidèles.

Le déjeuner à lieu dans le grand hall du Casino, un invité de marque y a occupé la place d'honneur à la droite du Président, c'est le grand-duc Michel de Russie, un habitué de Cannes où il séjourne tous les ans et qui avait tenu à saluer M. Fallières à son passage. La table est vaste et incomparablement fleurie ; cent soixante couverts ; mais la vue de la mer, par les baies vitrées, est un spectacle plus magnifique encore. J'imagine que dans un si beau cadre on doit manger avec un plaisir divin. Tout à l'heure, M. Capron faisait à M. Fallières les honneurs de la mairie. Après qu'il eut signé sur un registre le témoignage de son passage et répondu au doyen du corps consulaire qui le congratulait, M. Fallières, en se retirant, se trouva soudain en face d'une magnifique décoration de roses qui, du haut en bas, garnissait tout le fond de l'immense salle : « Monsieur le Président, fit M. Capron, permettez à Cannes de vous faire hommage de ces fleurs. » M. Fallières leva les bras au ciel et, avec une nante bonhomie : « Offrez-moi la mairie, pendant que vous le répondez du tac au tac : « Elle serait dans les meilleures mains. » Certes, le compliment de M. Capron était mérité, mais à voir une ville si belle, si resplendissante de beauté joyeuse et de prospérité, il est évident que les soins les plus rares veillent sur elle ; M. Capron ne persuaderait personne du contraire. Permettez-moi, maintenant, d'aller voir si les banquets que l'on sert à Cannes sont aussi succulents que leur apparence est attirante.

Nous voici en route pour Draguignan. Depuis notre départ de Cannes, nous nous sommes arrêtés six fois, seulement six discours ; vous voyez que ce n'est pas la peine d'en parler. Partout les acclamations les plus chaleureuses ont salué M. Fallières, partout les populations massées sur son passage lui ont montré, par l'ardeur de leur accueil, combien elles lui savent gré des instants qu'il est venu passer avec elles, si courts que soient ces instants. Le cérémonial est partout le même ; et je dirai même que les façons de s'exprimer varient peu, mais M. Fallières peut se flatter d'avoir fait depuis ce matin, par sa bonne humeur et sa cordialité, beaucoup d'heureux. Un arrêt qui ne figurait pas au programme fut celui que nous fîmes à Boulouris, un peu avant Saint-Raphaël, devant la villa de M. Antonin Dubost : « Voyons, mon vieil ami, fit avec jovialité M. Fallières, en abordant son successeur à la présidence du Sénat, vous pensez bien que j'n'allais pas passer devant votre porte

mais vous serrer la main. » Echange rapide de compliments et l'on repart. Toute cette route délicieuse de la Corniche d'or, qui fait de cette terre heureuse le pays le plus admirable du monde, nous l'avons suivie sous le soleil, dans le ravissement. Quel plus bel hommage au Président de la République que celui de cette nature magique dont la magnificence est une parure de la France.

Arrêt à Fréjus, à Puget-sur-Argens, au Muy, à Trans ; acclamations, discours et drapeaux ; mais ce qui fut charmant dans cette course folle, ce fut la surprise qui nous attendait au Muy. Au bord de la route, cinq musiciens campagnards, dont quatre étaient des anciens à la moustache blanche et au teint de bronze, jouaient la *Marseillaise*, mais ils jouaient sur le galoubet qu'ils tenaient aux lèvres et maniaient de la main gauche et sur le long et profond tambourin qu'ils frappaient en même temps de la main droite avec leur courte baguette à tête d'ivoire.

Après la *Marseillaise*, on leur demanda *Magali* ; après *Magali*, autre chose ; et nous nous attardons ainsi, charmés de la vision savoureuse de ce coin de terroir, où la couleur locale marquait, à l'improviste, une fête officielle. M. Fallières ne cachait pas son contentement. Placé entre les musiciens, il leur battait du doigt la mesure et faisait : Encore, encore. Le temps passait et il fallut des signes énergiques de M. Henion pour que le cortège s'arrachât à son plaisir.

Nous venons d'entrer à Draguignan. C'est ici que prend fin le voyage. Le Président y passe juste une heure ; mais, dans ce temps si court, il a déjà pris le temps de recevoir, à la préfecture, le maire, le Conseil municipal, les sénateurs et députés, le Conseil général et les autorités du département. Dans la salle voisine de celle où j'écris, il inaugure, par deux discours échangés et conclus d'applaudissements, le nouvel hôtel des postes et télégraphes. Il inaugure ensuite un nouveau collège de garçons et visitera l'hôpital, où il trouvera moyen de prodigier à quelques malades de réconfortantes paroles. M. Clemenceau qui est dans son fief sénatorial, lui a fait bonne mesure.

Georges Bourdon.

Draguignan, 28 avril, 7 h. 15.

Après sa visite à l'hôpital de Draguignan, le Président de la République, suivi des ministres, s'est rendu à la gare où le train présidentiel, venu dans l'après-midi, attend sous vapeur. Avec une visible satisfaction, M. Fallières prend possession de son wagon, tandis que la foule considérable massée dans la gare fait entendre des exclamations ininterrompues, et qui redoublent de chaleur quand, à sept heures, le train part pour Paris.

Une arrestation

Nice, 28 avril.

Le cortège présidentiel avait quitté hier, la commune de Beausoleil depuis quelques minutes, quand un individu, jeune encore, apparut dans la foule en territoire monégasque, gesticulant et exprimant le regret d'être arrivé trop tard pour exécuter l'attentat qu'il avait médité contre le Président de la République. Signifié par les agents de la Sûreté générale à la police de Monaco, l'individu fut appréhendé par celle-ci et conduit à la prison de Monaco.

Il a déclaré se nommer Verdier, être âgé de vingt-trois ans et être originaire de la Haute-Garonne. Verdier a fait une profession de foi anarchiste et déclaré de nouveau qu'il était venu à Monaco dans l'intention de tuer le Président Fallières. On se croit en présence d'un alcoolique ou d'un fou.

On a trouvé sur lui un revolver chargé de six balles blindées et une lettre au profit des Alpes-Maritimes, dans laquelle, considérant l'attentat comme accompli, il expose les motifs de son acte.

P. S. — L'automobile dans laquelle le Président de la République a fait aujourd'hui, par les chemins les plus pittoresques et les plus accidentés qui soient, la magnifique et classique excursion de Grasse, était la même Lorraine-Dietrich avec laquelle il s'était la veille rendu de Nice à Monte-Carlo, pour faire au prince de Monaco la visite que l'on sait.

En plus de celle réservée à M. Fallières, cinq autres Lorraine-Dietrich figuraient du reste dans le cortège présidentiel.

DANS LA MARINE

Les poursuites contre le Creusot

Un de nos confrères, après informations prises au ministère de la marine, a précisé hier les accusations contre le Creusot en disant qu'un chemin de roulement déjà refusé une première fois par le contrôle aurait été présenté une seconde fois au contrôle après réparation.

À la direction des établissements Schneider on oppose le démenti le plus formel et le plus absolu à cette allévation entièrement controuvée. Jamais, à aucun moment, en aucune circonstance, le Creusot n'a soumis au contrôle technique de la marine une pièce refusée antérieurement.

On a parlé d'une substitution de pièce. Le contrôle technique et permanent de la marine a libre accès dans tous les ateliers du Creusot. Comment n'aurait-il pas constaté la substitution d'une pièce telle qu'un chemin de roulement, qui a cinq mètres de diamètre et qui pèse plusieurs tonnes ?

Mutinerie à bord

Il y a huit jours, on annonçait qu'une mutinerie avait éclaté à bord de la *Patrice*, navire-amiral de l'escadre de la Méditerranée. Hier, on télégraphie de Toulon qu'une mutinerie a éclaté à bord du *Saint-Louis*, autre cuirassé de la même escadre.

C'est pas être pessimiste que de déclarer lamentable la fréquence de pareils incidents. A qui et à quoi en faire remonter la responsabilité ? A la propagande antimilitariste qui depuis quelque temps se poursuit partout, aussi bien à bord de nos navires que dans nos ports de guerre, à la poussée contre tout ce qui représente un principe d'autorité, à la trop grande indulgence témoignée vis-à-vis d'actes d'indiscipline commis par des matelots imbus de théories malsaines, véritables apaches fourvoyés dans notre flot.

Mais à ces causes que chacun connaît et qui sont pour ainsi dire permanentes, il convient d'en ajouter une autre, plus récente, nous voulons parler du tapage fait par quelques députés, assoiffés de réclame personnelle, autour de l'enquête sur la marine. Comment veut-on que des matelots n'aient pas l'idée de se mutiner, de se jouer de la discipline, de conspuer leurs chefs quand ils lisent chaque jour, depuis un mois, dans tous les journaux qui leur parviennent que la marine est, du haut en bas, la proie de la fraude, de la gabegie, de la malice. Nous ne méconnaissions pas l'utilité des enquêtes, bien que jusqu'ici les enquêtes faites sur la marine aient servi à bien peu de chose. Mais enfin nous en admettons le principe. Ce contre quoi nous nous élevons, c'est la publicité hâtive, inopportune et intempestive faite autour des dépositions recueillies par les enquêteurs.

Ah ! combien en Angleterre les choses se passent différemment ! On voit s'agiter actuellement de l'autre côté du détroit une commission d'enquête sur la marine ; voici comment, dimanche dernier, la presse rendait compte de ses travaux :

Lord Charles Beresford a pris la parole hier après-midi devant le comité parlementaire de la marine, qui s'était réuni à la Chambre des communes, sous la présidence de M. Carlyon Bellairs. La séance a eu lieu à huis clos.

A huis clos ! Et personne dans le public n'en sait davantage. Et, à tout prendre, cela doit suffire... Mais cette manière de faire ne saurait être du goût de nos enquêteurs à nous, qui voulons d'abord et avant tout se tailler un petit succès personnel, au risque d'inquiéter le pays et de faire germer des idées d'indiscipline parmi les équipages.

La commission d'enquête à Brest

On télégraphie de Brest à l'Agence *Havas* que le vice-amiral Boué de Lapeyrière, préfet maritime, a exposé aux membres de la commission d'enquête l'insuffisance des moyens de défense de notre grand port de l'océan contre une attaque inopinée. La ville pourrait être facilement prise à revers par des troupes qui seraient mises à terre au nord de la pointe Saint-Mathieu.

Il a également signalé le manque de navires spéciaux propres à relever les torpilles flottantes que l'ennemi pourrait poser à l'entrée de la rade pour en faire le blocus. Cette question des mines sous-marines avait été à l'ordre du jour au lendemain de la guerre russo-japonaise. Mais depuis on semble l'avoir négligé.

Mac Landry.

JOURNAUX ET REVUES

Les radicaux

M. Béranger, dans l'*Action*, prévoit que le gouvernement aura, l'un de ces jours, un « nouvel accès de manière forte ». Un nouvel accès ?... Ou bien, ne sera-ce pas le premier ?... ou bien encore, si le gouvernement témoigne jamais de quelque énergie, ne sait-on pas que ce ne fut jamais qu'en paroles ?...

Toutefois, M. Béranger s'attend à des répressions, à des révocations... Il fait grand honneur à ce gouvernement.

Pourquoi s'attendre à tout cela ? Est-ce peut-être à cause du vaillant discours qu'a prononcé, à Nice, M. Clemenceau ?... Mais ce n'est pas le premier vaillant discours que M. Clemenceau prononce depuis qu'il ne fait rien du tout pour empêcher le désordre actuel. Ne l'a-t-on pas entendu, à la Chambre, déclarer qu'il acceptait la bataille ?... Et puis, le lendemain, il parlementait gentiment avec les fonctionnaires révoltés. Je crois que M. Béranger se tourmente mal à propos.

Mais il a bien raison de dire qu'on n'a pas résolu les questions importantes de ce moment, quand on a tout simplement décidé d'utiliser la télégraphie sans fil à défaut de l'autre.

Cela, c'est un des mesures les plus hardies auxquelles nous ayons vu recourir notre gouvernement radical. Sa « manière forte », la voilà. Il n'a pas encore trouvé autre chose. On serait donc pusillanime en redoutant les « actes » du ministère.

Et les révolutionnaires ne les redoutent pas du tout. Même, ils ne les redoutent pas autant qu'il le faudrait pour la tranquillité publique. Le verra-t-on samedi ?... C'est bien possible.

André Beaumier.

La Presse de ce matin

LA POLITIQUE

L'*Action*, sous la signature de M. Henry Béranger :

Tracasser les uns, menacer les autres, inquiéter tout le monde et brouter toutes choses, c'est une politique indigne d'expédients politiques, ce n'est pas la politique digne de la République ni de la France.

Il est grand temps de présenter aux masses un autre idéal que celui d'une liberté purement formelle, derrière laquelle on abriterait un capitalisme d'Etat dont l'arbitraire, l'imprévoyance et finalement l'impopularité ne laisseraient plus rien à regretter des régimes que l'on se flattait d'avoir à jamais détruits.

Le Gaulois :

M. Clemenceau et les postiers. M. Clemenceau a fait montre — à Nice — de fermeté oratoire. Ne faiblira-t-il pas en rentrant à Paris ?

Il entend faire rentrer les postiers dans l'ordre.

C'est une louable résolution, mais comment la mettra-t-il à exécution ?

S'il s'agit avant le 1^{er} mai, il déclenche dans Paris de furieuses colères, et la grande manifestation projetée par les syndicats rouges pourrait fort mal tourner.

S'il ne s'agit pas, c'est une seconde et probablement définitive abdication de l'autorité devant l'insurrection.

Je reconnais que sa situation n'est pas comode ; mais à qui la faute ?

Il n'a pas prévu que le grain semé par ses amis de gauche lèverait tôt ou tard, et il n'a pris aucune mesure pour rendre au mal.

L'Humanité :

Notre confrère publie un manifeste du parti socialiste « aux Travailleurs de France » signé par les membres de la commission administrative permanente dont fait partie M. Gustave Hervé.

Ce manifeste rappelle la signification du 1^{er} mai pour les prolétaires français pousseur le même cri de : Vive la journée de huit heures !

En voici un extrait :

Nous sortons à peine d'une crise où la paix d'Europe a failli sombrer. La politique administrative permanente dont fait partie M. Gustave Hervé.

cesse les nations dans des conflits toujours renaissants, laisse d'ailleurs subsister des causes permanentes de guerre.

En vous montrant côte à côte avec les travailleurs de toutes les contrées, au premier mai, vous traduirez en acte la solidarité que le capitalisme international a créé entre eux et vous.

ECHOS & NOUVELLES

Le Petit Parisien :

De La Haye.

Le secrétaire de la reine fait savoir que l'accouchement aura probablement lieu cette nuit. Cependant, le bruit court déjà en ville qu'une princesse serait née.

Le pavement est général, les rues sont bondées de monde et l'hymne national retentit partout. La reine-mère restera chez la reine toute la nuit.

Le Journal :

De Marseille.

Un drame conjugal vient d'avoir lieu à bord du *Salazie* qui se rendait en Australie et Nouvelle-Calédonie.

M. Massol a tiré quatre coups de revolver sur sa femme qu'il avait trouvée en conversation criminelle avec un passager.

Mme Massol a succombé à ses blessures.

Le moutrier a été remis entre les mains des autorités militaires d'Aden. Sous peu il sera renvoyé en France.

Paris-Journal :

Interview de M. Lépine :

Epreuvez-vous quelques craintes pour la journée du 1^{er} mai ? avons-nous demandé hier au préfet de police.

M. Lépine a souri dans sa barbe grise, puis il nous a répondu : « Non, rien de particulier. »

Toutes nos précautions sont prises. Je puis vous assurer que l'ordre ne sera pas troublé. « D'ailleurs, il ne faut rien exagérer : le 1^{er} mai, après plusieurs années, s'annonçait comme devant être le signal de la grève générale. Eh bien ! nous sommes encore à l'attendre cette grève. »

« Les promoteurs n'en seraient-ils pas eux-mêmes les victimes ? »

Et le préfet de police a ajouté :

« Chaque fois qu'une manifestation est annoncée longtemps à l'avance, on est à peu près certain qu'elle échoue. »

LES

Emeutiers de l'Oise

Beauvais, 28 avril.

Vingt-huit ouvriers boutonniers ont comparu aujourd'hui devant le Tribunal correctionnel de Beauvais. Ils étaient accusés d'avoir brisé des carreaux, forcé des clôtures et envahi des maisons. M. Lamiche, président l'audience. M. Guisebourg, procureur de la République, occupait le siège du ministère public.

Tout d'abord le Tribunal a examiné les pillages de Lormaison.

Une bande hurlante a envahi ce village, dans la nuit du 9 au 10 avril. Les émeutiers ont fait la composition brisée, les vitres des usines Troisœufs et Tabary et jetèrent des pierres dans les maisons qu'habitent les ouvriers non syndiqués.

M. Troisœufs père, entendu comme témoin, fait le récit de ces événements. Il déclare avoir vu, marchant à la tête des émeutiers, Florimond Maréchal et Gueule, deux des inculpés.

M. Jacques Bonzon, qui défend, assisté de M. Jean Ehrlich et Benoit Ful, les accusés, demande à M. Troisœufs :

« Le témoin n'a-t-il pas essayé de frapper M. Tavaux ? M. Tavaux est l'un des ouvriers qui furent arrêtés à la suite de la manifestation. »

« Oui, j'étais tellement surexcité par ce qui se passait ! »

M. Troisœufs fils, qui dépose après son père, déclare que les manifestants pénétrèrent dans la cour de l'usine en criant : « A mort ! A mort ! » et brisèrent les vitres. Mais il ne reconnaît, parmi les inculpés, aucun des manifestants.

De son côté, M. Tabary, confirmant la déposition faite par M. Troisœufs père, déclare que les manifestants essayèrent à différentes reprises de soulever la grille de son usine avec des leviers mais leurs tentatives furent vaines, la grille résista. Alors des pierres furent lancées sur sa maison d'habitation et des carreaux furent brisés. Lui, non plus, ne reconnaît personne.

Cependant, interpellé par M. Bonzon, il déclare avoir vu M. Gueule.

« Vous l'avez menacé de lui porter des coups dans la figure ? demande le défenseur. »

« J'ai levé la main sur lui en disant : « Misérable, tu as voulu démolir ma grille, et moi je ne l'ai pas frappé. »

« Non ! Parce qu'il a paré le coup et il était déjà arrêté par les gendarmes. »

Le procureur de la République. — C'est entendu, mais une enquête est déjà ouverte sur ces faits.

Des ouvriers non syndiqués défilent ensuite à la barre. On a brisé les vitres de leurs maisons. L'un d'eux s'écrie :

« Les cailloux venaient tomber sur le lit où j'étais couché. Ma petite fille aurait pu être blessée. »

Ces témoins affirment que les inculpés ont pris part à la manifestation. Il les désignent par leur nom. Tous les accusés aient. Ils disent : « J'étais couché. »

On bien : « Le témoin se trompe. » Ou encore : « Il ment, c'est infâme ! »

Il nient de même, lorsque le maréchal des logis de gendarmerie, qui s'était rendu sur le lieu du pillage, affirme reconnaître parmi eux certains des émeutiers.

MM. Douelle fils racontent les scènes de violence qui se déroulèrent dans leur usine de Saint-Crépin. Ils évaluent à une vingtaine de mille francs le dommage matériel qui leur fut causé.

Puis le procureur de la République prononce un réquisitoire. Il constate que le sac de quatorze maisons fut fait par des grévistes demeurés inconnus et, en ce qui concerne les faits retenus par sept autres immeubles, il requiert du Tribunal l'application rigoureuse de la loi pour les principaux inculpés, pour les meneurs, mais l'organe du ministère public ne s'oppose pas à la pitié, à l'indulgence du Tribunal envers les autres prévenus, ceux qu'il appelle les enfants de troupe.

Le réquisitoire terminé, le Tribunal entame l'examen d'un certain nombre de délits commis dans les usines d'Amblainville et de Valdampierre.

M. Ehrlich, Rul et Bonzon plaident successivement en faveur des prévenus.

Et puis le Tribunal rend son jugement. Deux seulement des inculpés sont acquittés. Les autres sont condamnés à des peines variant de huit mois à quinze jours de prison.

**

Un grand nombre d'ouvriers boutonniers s'étaient rendus à Beauvais pour assister au procès. Ils sont rentrés à Méru dans la soirée et ont donné naissance aux grévistes des condamnations prononcées.

Des attroupements se sont formés, on s'est battu, on a fait du tapage, mais aucun acte de violence n'a eu lieu.

A onze heures du soir, le calme était complet.

A Paris, un certain nombre d'anarchistes et de socialistes révolutionnaires se sont réunis au Palais du travail, rue de Belleville, pour s'occuper des grèves de Méru. Après de violents discours, ils ont voté l'ordre du jour que voici :

« Les camarades réunis le 28 avril au Palais du travail adressent aux boutonniers de l'Oise en grève l'expression de leur étroite solidarité. Se déclarant prêts à employer tous les moyens pour arracher à la magistrature les grévistes arrêtés et condamnés au hasard après les incidents qui marquèrent la légitime colère des ouvriers exploités par leurs misérables patrons. »

Signalant au prolétariat le rôle persistant et onéreux de l'armée dans les grèves, ils déclarent : « si ce rôle devenait criminel, si le sang ouvrier était versé — à répondre par la grève générale révolutionnaire. »

« Les camarades réunis le 28 avril au Palais du travail adressent aux boutonniers de l'Oise en grève l'expression de leur étroite solidarité. Se déclarant prêts à employer tous les moyens pour arracher à la magistrature les grévistes arrêtés et condamnés au hasard après les incidents qui marquèrent la légitime colère des ouvriers exploités par leurs misérables patrons. »

Signalant au prolétariat le rôle persistant et onéreux de l'armée dans les grèves, ils déclarent : « si ce rôle devenait criminel, si le sang ouvrier était versé — à répondre par la grève générale révolutionnaire. »

« Les camarades réunis le 28 avril au Palais du travail adressent aux boutonniers de l'Oise en grève l'expression de leur étroite solidarité. Se déclarant prêts à employer tous les moyens pour arracher à la magistrature les grévistes arrêtés et condamnés au hasard après les incidents qui marquèrent la légitime colère des ouvriers exploités par leurs misérables patrons. »

Signalant au prolétariat le rôle persistant et onéreux de l'armée dans les grèves, ils déclarent : « si ce rôle devenait criminel, si le sang ouvrier était versé — à répondre par la grève générale révolutionnaire. »

« Les camarades réunis le 28 avril au Palais du travail adressent aux boutonniers de l'Oise en grève l'expression de leur étroite solidarité. Se déclarant prêts à employer tous les moyens pour arracher à la magistrature les grévistes arrêtés et condamnés au hasard après les incidents qui marquèrent la légitime colère des ouvriers exploités par leurs misérables patrons. »

Signalant au prolétariat le rôle persistant et onéreux de l'armée dans les grèves, ils déclarent : « si ce rôle devenait criminel, si le sang ouvrier était versé — à répondre par la grève générale révolutionnaire. »

« Les camarades réunis le 28 avril au Palais du travail adressent aux boutonniers de l'Oise en grève l'expression de leur étroite solidarité. Se déclarant prêts à employer tous les moyens pour arracher à la magistrature les grévistes arrêtés et condamnés au hasard après les incidents qui marquèrent la légitime colère des ouvriers exploités par leurs misérables patrons. »

Signalant au prolétariat le rôle persistant et onéreux de l'armée dans les grèves, ils déclarent : « si ce rôle devenait criminel, si le sang ouvrier était versé — à répondre par la grève générale révolutionnaire. »

« Les camarades réunis le 28 avril au Palais du travail adressent aux boutonniers de l'Oise en grève l'expression de leur étroite solidarité. Se déclarant prêts à employer tous les moyens pour arracher à la magistrature les grévistes arrêtés et condamnés au hasard après les incidents qui marquèrent la légitime colère des ouvriers exploités par leurs misérables patrons. »

Signalant au prolétariat le rôle persistant et onéreux de l'armée dans les grèves, ils déclarent : « si ce rôle devenait criminel, si le sang ouvrier était versé — à répondre par la grève générale révolutionnaire. »

« Les camarades réunis le 28 avril au Palais du travail adressent aux boutonniers de l'Oise en grève l'expression de leur étroite solidarité. Se déclarant prêts à employer tous les moyens pour arracher à la magistrature les grévistes arrêtés et condamnés au hasard après les incidents qui marquèrent la légitime colère des ouvriers exploités par leurs misérables patrons. »

Signalant au prolétariat le rôle persistant et onéreux de l'armée dans les grèves, ils déclarent : « si ce rôle devenait criminel, si le sang ouvrier était versé — à répondre par la grève générale révolutionnaire. »

« Les camarades réunis le 28 avril au Palais du travail adressent aux boutonniers de l'Oise en grève l'expression de leur étroite solidarité. Se déclarant prêts à employer tous les moyens pour arracher à la magistrature les grévistes arrêtés et condamnés au hasard après les incidents qui marquèrent la légitime colère des ouvriers exploités par leurs misérables patrons. »

Signalant au prolétariat le rôle persistant et onéreux de l'armée dans les grèves, ils déclarent : « si ce rôle devenait criminel, si le sang ouvrier était versé — à répondre par la grève générale révolutionnaire. »

« Les camarades réunis le 28 avril au Palais du travail adressent aux boutonniers de l'Oise en grève l'expression de leur étroite solidarité. Se déclarant prêts à employer tous les moyens pour arracher à la magistrature les

